

Aux bains de mer

On déjeunait au modeste "Hôtel de la Plage", à X...-sur-Mer, quand un monsieur et une dame entrèrent dans la salle à manger.

La femme pouvait avoir trente-cinq ans. Elle était petite et ronde de toutes parts. Sa figure, grosse comme le poing, pleine de fossettes ruses, était plaisante à voir.

Un des garçons les conduisit au bout de la table, du côté de la mer. De là, le regard, franchissant la falaise et la plage, s'étendait au loin sur les flots engourdis.

L'homme mangeait peu, lentement. En revanche, il buvait ferme et à grands coups. Cette habitude fut mal jugée par les gens de bonne compagnie.

La femme mangeait, buvait, riait. Elle juchait incessamment dans une langue étrangère. Son compagnon l'écoutait d'un air tranquille, laissant couler ce bavardage, comme on laisse tomber la pluie.

M. Cauvin, ancien teinturier vivant de ses rentes, avait une face rouge à traits pouspous, un corps replet et une bedaine. Il passait pour un homme mal élevé, ayant des écarts regrettables et fumant dans le nez des dames.

Les Bonnot représentaient bien le type du ménage commerçant qui délaisse pour un mois la boutique. Les affaires avaient été bonnes cette année là, et le mari s'était résolu à "faire voir la mer" à sa femme.

Quelques minutes plus tard, les nouveaux venus s'installèrent près d'eux, à une table demeurée libre. Sur la plage, un bambin du village, les mains dans les poches et les cheveux au vent, flânait. La dame, qui buvait son café très lentement, l'appela du doigt.

sur le couple des regards sévères. Elle déclara que la femme était une "excentrique", et, comme M. Bonnot lui faisait signe de se tenir par prudence, elle poursuivit: "Le ne sais qu'une petite bourgeoise, eh bien! j'avais une fille, elle ne serait pas éveillée comme ça!"

Mais quand l'homme se mit à boire, Mme Bonnot perdit toute retenue. La colère l'essoufflait, les mois lui restaient dans la gorge, et les sous-breuzits répétés de sa poitrine abondante et molle ponctuaient son indignation.

Dar... la journée, on sut par M. François, le patron de l'hôtel, que l'étranger était un grand seigneur anglais, s'appelait Lord Lewis, et avait une très grande fortune. Il voyageait avec sa femme.

Mais tous, à la nouvelle que ces gens étaient nobles et riches, cessèrent d'être distincts et commencèrent d'être une seule masse. Nul n'osa s'en ouvrir aux autres: mais chacun, dans son for intérieur, était fâché de ne pas être lui-même, de manger les mêmes plats que ce grand seigneur multimillionnaire.

Le soir, quand le ménage anglais prit place à table, il se fit parmi ses voisins un silence poli. Puis la conversation fut reprise. On ne parlait pas encore avec lord Lewis et sa femme, mais on parlait déjà pour eux.

Enfin, par une manœuvre habile, M. Bonnot fit tomber l'entretien sur les différentes marines de l'Europe, donnant la palme à la Grande-Bretagne. Cette fois le lord était pris par son faible.

Pour tout Anglais qui se respecte, la mer est une propriété nationale dont les autres peuples ont simplement l'usage. C'est sur ce thème qu'il divagua pendant quelques minutes, buvant entre chaque phrase un plein verre de bourgogne.

Lord Lewis, se penchant vers elle, lui offrit du bourgogne. Mme Bonnot, très embarrassée, donna des coups de pied à son mari pour lui demander conseil. Celui-ci ayant fait un signe affirmatif, elle dit en mousinant: "Mon Dieu, milord, je me laisse tenter."

Les bouteilles furent passées de main en main. Chacun crut devoir simuler une résistance, prononcer un "je suis confus" ou un "trop aimable, vraiment", et cette dette payée à la politesse, tout le bout de la table se versa des rasades.

Le bavardage était devenu général. Les Anglais, les Bonnot, M. Cauvin parlaient en même temps sur des sujets divers. Aucun ne comprenait, mais tous étaient ravis. Ils se trouvaient charmants, se sentaient pris les uns pour les autres de cette sympathie subite et expansive que le bon vin fait naître.

Après le dîner, ils allèrent sur la plage. Le jour tombait, quelques étoiles brillaient timidement dans le ciel pâle et la brise soufflait par bouffées.

Après le dîner, ils allèrent sur la plage. Le jour tombait, quelques étoiles brillaient timidement dans le ciel pâle et la brise soufflait par bouffées.

Après le dîner, ils allèrent sur la plage. Le jour tombait, quelques étoiles brillaient timidement dans le ciel pâle et la brise soufflait par bouffées.

Après le dîner, ils allèrent sur la plage. Le jour tombait, quelques étoiles brillaient timidement dans le ciel pâle et la brise soufflait par bouffées.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout. Enfin, disait-on, il est certain qu'il n'a fait le roi son légataire universel que dans l'espérance d'être enterré à Saint-Denis à côté de M. de Turenne.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

On parlait un jour devant Piron du maréchal Fouquet de Belle-Ile, de son ambition sans bornes, de cette vanité propre aux Fouquet et de ce faste qu'ils mélaient à tout.

L'Homme au Fivre

CONTES HEROIQUES

Toute ronde, la lune luisait, au ciel clair de lété. Sa clarté frangeait d'argent pâle de fins nuages errants, avant de s'épanouir, bleuâtre et mystérieux, aux pentes des vieux toits de chaux bruns, peureusement tassés autour de la vieille église.

Le petit village était plein d'hommes, de canons, de chevaux, de fourgons. Sur une place, de courts petites pièces de bronze luisaient sous la lumière froide de la lune, et guêles béantes, basses, accroupies entre leurs deux hautes roues cerclées de fer, e-ux semblaient autant de dogues saphons, hargneux et tenaces.

Sous les tilleuls d'un quinconce, une tente, dressée, s'éclairait, à l'intérieur, d'un falot. Devant sa porte, contenu par deux faucheux, un drapeau s'éployait au centre d'un losange blanc, s'élevait un faiseau de licite, coiffé d'un bonnet phrygien. Ses angles bleus et rouges, frappés de couronnes de chêne, on reconnaissait le nouveau drapeau de la République Française. Une et Indivisible. Devant la tente, une sentinelle se promenait silencieuse et lente.

Le général Kléber sortit de sa tente. Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

Il était tête nue, ses longs cheveux noirs se tortaient, rebelles, autour de son front blanc. Il tenait à la main son grand bicorne à plumet tricolore, et son sabre courbé, à fourreau de cuivre, tintait à chaque pas contre ses grosses bottes éperonnées.

petits foyers... Soudain, une poignée de bristols s'enflamma, et les deux mille méridionaux, réunis en cercle autour de leur chef, le dévotèrent.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

Il aimèrent la face de corsaire, énergique et ténue, ses favoris en croches de pistoles, sa bouche fine... Sa carrure d'athlète leur imposa le respect, et ses yeux aux beaux regards commandèrent le silence.

couaient... Et dans le même instant, Latour lui gait en avant sa petite chausseur d'Inspuck, tenaces et braves, ses jours montagnards croates, se levant devant Orange mettait en marche ses fantassins hollandais... Les uns et les autres se ruèrent au devant des Français, et contre les halabrus, le mousquet des tuniques vertes et des habits blancs s'enflamma, démesuré, terrible...

Un coup de vent éparilla la fumée; le soleil incendia la poudre, et l'on vit la horde marseillaise se ruant avec des chapeaux furés, vers les kosovaks.

Ceux-ci, en attendant le choc, Poursuivirent, des rangées d'hommes mirent genou en terre... D'un seul mouvement les armes s'abaissèrent, une seule étoile éclata, longue, lourde, et parmi des éclats et de la fumée, le vol d'habilles des bariés s'abattit.

Ivres d'honneur et de rage, ivres de vengeance, les Marseillais s'étaient arrêtés... Leurs rangs flottaient, leur élan se brisait... Brouhaha et tumulte d'enfer s'élevèrent; un silence d'effrayant tomba sur le champ de bataille.

Alors, il advint une chose étrange et sublime... Comme tous s'étaient arrêtés, un vieillard... Il avait l'habit bleu et les épaulettes de laine. Echéappé de son bonnet une mèche de cheveux blancs châtouillait sa joue rade. Il joignait d'un petit fivre qu'il tenait de la main droite, et de la main gauche, tapait sur un tambourin peint en rouge et bleu, dodelé, marchait vers les Autrichiens et piquait des étouffements.

Il jouait un air héroïque, que beaucoup ne connaissaient pas... Et cet air faisait se relever et têtes, étreignait les corps, emplissait les poitrines d'une flamme impérieuse et subtile.

Les Marseillais s'étaient arrêtés, et leur enthousiasme se fit jour en cris féroces... "Tue! Hodi! Va bien! Har-di! Har-di! Marseillais!"

Un vertige d'héroïsme emporta leur masse hurlante... Ils se mirent à chanter et leur élan gagna l'armée républicaine... Leur chant, un sanglot, un cri de fièvre, de foi patriotique et d'espérance—plana bientôt, sublime, au-dessus des cohortes populaires.

Dans l'air doré de soleil et plein d'un acre parfum de poudre, les lambeaux de vers, déchirés, coupés, scandés par la foudre des canons, volaient, siés, parmi la mitraille.

Kléber, pris d'un espoir fou, mit son chapeau empanché au bout de son sabre et se lança dans la cohue... "En avant! Français! hurlez! A la baïonnette! En avant! Vive la Nation!"

Et j'yeuse, folle, terrible, déjà soulevée de gloire, l'armée se rua en chantant sur les faibles en joue... Le soir de la bataille, alors qu'un soleil de victoire se couchait sur Fleurus, Kléber, plein d'un pensif orgueil, regardait un monceau de draps et de couvertures jetés en tas au pied de son fanion tricolore...

Il était malade, le cœur serré, pensait son petit vieillard qui avait reçu pour mission, de l'Inextinguible, de venir, au soir de sa vie, jeter les notes enflammées de la "Marseillaise" aux combattants de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Or, les Anglais ont répondu victorieusement à la question en mettant en vente le chapeau... Kléber, pris d'un espoir fou, mit son chapeau empanché au bout de son sabre et se lança dans la cohue...

Figurez-vous un chapeau de forme cylindrique divisé en deux par une petite planchette horizontale percée de trous, sur laquelle repose un ventilateur à ailettes. Celui-ci est actionné par une petite batterie électrique placée dans la poche du propriétaire et lui permet d'obtenir à volonté un jet de vent du nord sur la crâne.

La batterie permet le fonctionnement du ventilateur pendant une semaine et ne coûte que cinquante centimes. Le revers de la médaille est qu'il y a des chances, même par les plus fortes chaleurs, d'attraper un rhume de cerveau!

ÉPITAPHES CÉLÈBRES

Le poète lyrique Lebrun, le "Pindare français", comme il s'intitulait modestement (1729-1807), se vengea ainsi d'un mauvais juge: "Si vous lisez dans l'épigramme qu'il fut toujours homme de bien, c'est une faute d'orthographe; Passant, lisez: homme de rien. Si vous lisez qu'il aimait la justice, c'est une faute d'orthographe; C'est une faute encore, je connaissez la Fabrice, lisez, passant: qu'il la vendit."

Charles Monselet, poète, gastronome et bohème, auteur d'un célèbre "Almanach des Gourmands" (1835-1888), s'était fait ces vers pour ses funérailles: "Je mourrai, je ne sais où, Dans un coin, peut-être fou, Sans que l'un quel me regrette. Turlurette! Point de frais pour qui part seul, Je ne veux d'autre lincoïnc. Qu'un vieux lambeau de gazette. Turlurette!"

Charles Monselet, poète, gastronome et bohème, auteur d'un célèbre "Almanach des Gourmands" (1835-1888), s'était fait ces vers pour ses funérailles: "Je mourrai, je ne sais où, Dans un coin, peut-être fou, Sans que l'un quel me regrette. Turlurette! Point de frais pour qui part seul, Je ne veux d'autre lincoïnc. Qu'un vieux lambeau de gazette. Turlurette!"

Charles Monselet, poète, gastronome et bohème, auteur d'un célèbre "Almanach des Gourmands" (1835-1888), s'était fait ces vers pour ses funérailles: "Je mourrai, je ne sais où, Dans un coin, peut-être fou, Sans que l'un quel me regrette. Turlurette! Point de frais pour qui part seul, Je ne veux d'autre lincoïnc. Qu'un vieux lambeau de gazette. Turlurette!"

Charles Monselet, poète, gastronome et bohème, auteur d'un célèbre "Almanach des Gourmands" (1835-1888), s'était fait ces vers pour ses funérailles: "Je mourrai, je ne sais où, Dans un coin, peut-être fou, Sans que l'un quel me regrette. Turlurette! Point de frais pour qui part seul, Je ne veux d'autre lincoïnc. Qu'un vieux lambeau de gazette. Turlurette!"

CUISINE

Liaison à l'ouf

La liaison à l'ouf sert pour les potages et certaines sauces, telle que friolassée de poulet, sauce blanche, béchamel, blanquette etc. Délayer dans un vase on plusieurs jaunes d'œufs avec un petit morceau de beurre frais, verser dedans, en remuant, un peu de la sauce ou de bouillon qu'on a retiré du feu pour qu'il refroidisse légèrement, afin de ne pas faire tourner la liaison. Une fois l'ouf délayé, verser le tout dans la casserole "sans le laisser bouillir".

Sauce vénitienne

Faire réduire de moitié un verre de vin de Madère, y ajouter 4 cuillerées de sauce tomate épaisse, des fines herbes hachées, poivre, sel, et, à volonté, des câpres pressées au préalable dans une serviette pour en extraire le vinaigre.

VENTILATEURS.

Les Anglais souffrent autant de la chaleur que les Français, et la façon de se protéger contre les rayons du soleil est à l'ordre du jour, aussi bien en Angleterre que partout en ce moment.

Or, les Anglais ont répondu victorieusement à la question en mettant en vente le chapeau... Kléber, pris d'un espoir fou, mit son chapeau empanché au bout de son sabre et se lança dans la cohue...

Figurez-vous un chapeau de forme cylindrique divisé en deux par une petite planchette horizontale percée de trous, sur laquelle repose un ventilateur à ailettes. Celui-ci est actionné par une petite batterie électrique placée dans la poche du propriétaire et lui permet d'obtenir à volonté un jet de vent du nord sur la crâne.

La batterie permet le fonctionnement du ventilateur pendant une semaine et ne coûte que cinquante centimes. Le revers de la médaille est qu'il y a des chances, même par les plus fortes chaleurs, d'attraper un rhume de cerveau!

Notre publication régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles littéraires, politiques et artistiques, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidien. Cette édition, complète nos autres rapports, est fort utile à nos personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis au courant des affaires de la Louisiane. Nous nous donnons sous bande dans nos bureaux, à raison de 10 cts le numéro.